Sammelbesprechungen = Bulletin bibliographique

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Geschichte = Revue d'histoire suisse**

Band (Jahr): **25 (1945)**

Heft 1

PDF erstellt am: **19.03.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Sammelbesprechungen. — Bulletin bibliographique.

Haut moyen-âge — Burgondes et Alamans en Suisse.

Langues — Noms de lieux — Archéologie.

par *Paul-E. Martin.*

Le Haut Moyen-Age commence en Suisse avec la fin de la domination romaine et l'occupation germanique. Pour le début de cette époque il s'agit essentiellement de l'histoire des Burgondes et des Alamans, de même que de leur installation dans les régions celto-romaines comprises entre le Rhin, les Alpes, le Jura et le bassin du Léman.

Lorsqu'ils étudient cette époque, les historiens rencontrent presque toujours les mêmes textes, déjà connus, publiés, et abondamment commentés. Textes fragmentaires sans doute, d'où les divergences des interprétations, les discussions, les hypothèses. Lorsque de bons ouvrages rendent compte consciencieusement de l'état de nos connaissances et présentent leurs conceptions particulières, en mettant le lecteur en position de vérifier leurs preuves et de comparer les solutions proposées avec d'autres, la bibliographie historique possède alors des guides sûrs, qui peuvent servir de bases à de nouvelles recherches. Nous pouvons donc nous dispenser de tout autre inventaire, puisque pour l'histoire des Burgondes et des Alamans nous avons à notre disposition un livre de ce genre, à la fois analytique et synthétique et dont les notes renvoient aux textes et aux travaux les plus récents. Il s'agit des nouvelles éditions de la *Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgang der Völkerwanderung* de Ludwig Schmidt[1].

---

[1] *Die Ostgermanen. Verbesserter Neudruck der zweiten völlig neubearbeiteten Auflage,* Munich, 1941, in-8°, p. 129—194: *Die Burgunder. Die Westgermanen, zweite völlig neubearbeitete Auflage,* zweiter Teil, unter Mitwirkung von Hans Zeiß, erste Lieferung, Munich, 1940, in-8°, p. 3—94: *Die Semnonen und Alamannen.*

M. Schmidt ne fait pas usage que des seuls textes écrits, mais il recourt aux résultats de l'archéologie, de la philologie, et de la science juridique. Il retrace les destinées des peuples germaniques et il décrit leurs institutions, leurs cultures, leurs colonisations et leurs églises. Il le fait clairement, sans dissertations inutiles, mais avec la maîtrise incontestable d'une matière ardue et complexe. Sans doute l'histoire locale partira de son exposé pour approfondir ses investigations et les problèmes abordés ne reçoivent pas toujours des solutions définitives. Mais encore une fois la base est solide, et les références nombreuses et tout à fait suggestives.

Pour les Alamans, le livre de M. Ludwig Schmidt est complété par une revue très détaillée des publications, surtout allemandes, de ces dernières années, à partir de 1930, dûe à M. Peter Goessler[2].

Cette bibliographie critique fort utile considère tout d'abord l'histoire générale et particulière, puis les sources archéologiques. Elle intéresse aussi la Suisse par ses comptes rendus succincts des travaux relatifs à l'occupation alamannique telle que permettent de la reconstituer aussi bien les textes que les fouilles de ses cimetières barbares.

Plutôt donc que de répéter ce qui se trouve dans les deux ouvrages qui précèdent, ou à chercher à les compléter sur des points de détail, je crois qu'il est plus utile de présenter ici quelques problèmes dont les solutions sont proposées par des sciences autres que l'histoire. En effet, dès qu'il s'agit de l'occupation ou de la colonisation d'une contrée par de nouveaux habitants, les textes historiques sont insuffisants pour expliquer l'action exercée sur le sol, sur les personnes, sur les institutions et la langue, en un mot sur la civilation des pays intéressés. Il faut recourir à d'autres sources d'information, l'anthropologie, l'ethnographie, l'archéologie, la philologie, le droit.

Pour l'occupation germanique de l'Helvétie celto-romaine, une enquête d'ensemble de ce genre n'a pas été encore entreprise. Ce qu'on nomme en Allemagne la « Siedlungsgeschichte » se heurte

[2] *Die Alamannen und ihr Siedlungsgebiet. — Neue Beiträge zur frühalamannischen Geschichte und Kultur. — Deutsches Archiv für Landes- und Volksforschung,* VII. Jahrgang, 1943, p. 113—152.

en effet à de grandes difficultés, qui tiennent en partie au fait que les sciences qu'il faut mettre en œuvre ne sont pas également constituées et avancées. Il n'en reste pas moins que les multiples travaux entrepris dans ces diverses directions intéressent vivement l'historien car seuls ils fournissent des réponses, souvent, il est vrai, fragmentaires, aux questions qu'il se pose.

Si je me propose de rendre compte ici de certains résultats atteints ou entrevus par la linguistique et la philologie, d'une part, par l'archéologie d'autre part, je ne me dissimule nullement les difficultés de cette entreprise. Celui qui s'aventure hors de sa discipline sans être particulièrement armé pour cela, risque fort de commettre des erreurs qui rendront son enquête inopérante ou même fâcheuse. Tout de même les historiens ne peuvent pas ignorer les efforts tentés en dehors d'eux pour répondre aux interrogations devant lesquelles ils restent muets. Lançons-nous donc sur les traces des linguistes et des archéologues.

Les Burgondes.

L'établissement des Burgondes dans le territoire qui appartient aujourd'hui à la Suisse romande, peut-il être étudié à l'aide des données de la langue? Pendant longtemps on n'a guère obtenu de résultats en recherchant et en utilisant les trop rares vestiges de la langue de ces Germains de l'est[3].

Voici que de récentes études apportent des éléments nouveaux à un débat jusqu'alors stérile. Rassemblant tous les documents qu'il considère comme appartenant à l'histoire de la langue et de la colonisation des Burgondes, sur les terres de l'Empire romain, M. Ernst Gamillscheg a dressé la liste d'environ 50 mots passés

---

[3] Voir sur la langue burgonde: W. Wackernagel, *Sprache und Sprachdenkmäler der Burgunder,* dans Carl Binding, *Geschichte des Burgundisch-romanischen Reiches,* Leipzig, 1868, p. 178—201. Ferdinand de Saussure, *Les Burgondes et la langue burgonde en pays roman,* communication à la société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, 15 décembre 1904, *Bulletin de la Société,* t. III, p. 9—10. Th. Perrenot, La langue burgonde, ses sources et ses monuments, mémoire inédit cité dans l'ouvrage posthume du même auteur: *La toponymie burgonde,* Paris, 1942, in-8°, p. 282—283. Perrenot déclare avoir découvert un échantillon de runes burgondes dans une inscription trouvée en 1922, à Arguel, près de Besançon.

du burgonde dans les parlers du sud-est de la France[4]. Cette liste a été revisée et fortement élaguée par M. Jakob Jud[5]. Confirmant et accentuant la critique de M. Jud, M. Walther von Wartburg a tout d'abord constaté que sur la cinquantaine de mots proposés par M. Gamillscheg, 32 devaient être écartés. Il conserve tout de même 8 ou 10 mots dont il est possible de démontrer la persistance dans les parlers de la région franco-provençale. Par exemple: Vaud, *fata,* «poche»; Lyon, *faraman,* «femme de mœurs douteuses»; Lyon, *brogi* «réfléchir»[6].

Ces mots ne se retrouvent que dans une région assez étroite et dont M. von Wartburg dessine la carte. «La Suisse française, au sud du lac de Neuchâtel, la Savoie, l'extrême sud et l'extrême sud-est du département du Jura, le département de l'Ain, la région de Lyon, Saint Etienne, Grenoble, Vienne»[7].

Dans la région comprise entre le lac de Genève et le lac de Neuchâtel, y compris le canton de Fribourg et le Bas Valais, les voyelles ĕ et ŏ ont pris un son différent que dans les autres pays romans. Sauf si elles sont précédées d'un r, elles se prononcent comme, au Vème—VIème siècle, ĭ ou ŭ. Ainsi, «mĭl» au lieu de «mĕl», «lĭpore» au lieu de «lĕpore». «bŭve» au lieu de «bŏve», «nŭvem» au lieu de «nŏvem», ce qui, observe M. von Wartburg, correspond au lois de la phonétique gothique et burgonde, selon lesquelles, sauf devant r, elles deviennent i ou u[8].

Comparant la zone de ces mots avec l'expansion des Bur-

---

[4] Ernst Gamillscheg, *Romania Germanica, Sprach- und Siedlungsgeschichte der Germanen auf dem Boden des alten Römerreiches,* Bd. III, *Die Burgunder,* Berlin et Leipzig, 1936, in-8°, p. 48—66.

[5] Jakob Jud, *Zum burgundischen Wortgut des Frankoprovenzalischen, Vox Romanica,* Bd. II (1937), p. 1—23.

[6] Walther von Wartburg, *Die Burgundischen Wörter im Frankoprovenzalischen, Zeitschrift für Romanische Philologie,* Bd. 59 (1939), p. 302—307. Cf. J. Jud, *Vox Romanica,* Bd. V (1940), p. 296—298. Walther von Wartburg, *Die Entstehung der romanischen Völker,* traduction française par Claude Cuénot de Maupassant: *Les origines des peuples romans,* Paris, 1941, in-8°, p. 138—140.

[7] *Les origines,* p. 139—140.

[8] Walther von Wartburg, *Umfang und Bedeutung der germanischen Siedlung in Nordgallien im V. und VI. Jahrhundert, Schweizer Beiträge zur allgemeinen Geschichte,* Bd. II (1944), p. 25—26.

gondes, M. von Wartburg se rend compte qu'elle correspond étonnamment avec la région touchée par les premières acquisitions des Burgondes, soit par la « colonisation des rives du lac de Genève en l'année 443 et la première poussée conquérante de 457 à 460 vers Lyon ». Dans cette région, « les Burgondes étaient suffisamment nombreux pour incorporer quelques mots à la langue romane parlée sur ce sol » [9].

L'aire délimité par M. von Wartburg comprend bien la région du premier établissement des Burgondes en 443, la « Sapaudia ». Il est vrai que, pour les limites de ce pays, la discussion n'est pas terminée et ne le sera peut-être jamais. Je me suis attaché à établir que la Sapaudia de 443 devait comprendre le territoire des cités de Genève et de Grenoble et que très probablement la Maurienne et la Tarentaise lui appartenaient aussi [10].

Pour M. Ferdinand Lot, la Sapaudia ne s'est pas étendue au nord au delà du Léman et n'a pas atteint au sud l'Isère et Grenoble [11]. Identifiant « Ebrudunum Sapaudiae » avec Yverdon, M. Denis van Berchem l'étend au contraire jusqu'au lac de Neuchâtel [12], ce que n'a pas admis M. Felix Stähelin [13].

Quoique il en soit, on peut être sûr que la région dans laquelle M. von Wartburg retrouve l'usage des mots burgondes, dépasse largement la Sapaudia de 443.

En 457, les Burgondes avancent en Gaule probablement dans la Ière Lyonnaise. En 463, ils sont à Die dans la Viennoise [14], à Lyon peut-être déjà en 461, en tous cas et de même qu'à Vienne et à Vaison, en 474 [15].

Avant 470, leur occupation militaire a pû dépasser Lyon et le Rhône, même les Cévennes. Sous le règne de Gondebaud, le

---

[9] *Les origines,* p. 140.

[10] *Revue d'Histoire Suisse,* t. XII (1933), p. 183—205.

[11] *Revue Savoisienne,* 76ème année (1933), p. 146—156.

[12] *Revue d'Histoire Suisse,* t. XVII (1937), p. 83—95.

[13] *Revue d'Histoire Suisse,* t. 23 (1943), p. 458.

[14] Paul-E. Martin, *Etudes critiques sur la Suisse à l'époque mérovingienne, 534—715,* Genève et Paris, 1910, p. 26—28.

[15] Ludwig Schmidt, *Die Ostgermanen,* p. 141—143. Coville, *Recherches sur l'histoire de Lyon du Veme au IXeme siècle,* Paris, 1928, in-8°, p. 135—139.

royaume burgonde a atteint à l'ouest la vallée de la haute Loire, mais sans guère la dépasser, soit après 480, et peut-être avant 507 [16].

Pour ce qui est de leur progression au nord, Coville rattache à l'occupation d'une partie de la Gaule en 457, celle de la Bresse, du Bugey et du Jura. L'épisode de la *Vita Patrum Jurensium* qu'il invoque à l'appui de sa démonstration peut en effet se situer en 456—457, et se passe du vivant du roi Chilpéric, mort vers 480 [17]. Langres est atteint en 487, selon M. Ludwig Schmidt déjà en 480 [18].

Il est donc difficile de dater très exactement les étapes de l'avance des Burgondes en Gaule et la constitution des frontières du reste variables de leur royaume. Mais on remarquera que la zone des mots burgondes atteint les limites occidentales de leurs conquêtes entre 457 et 474 et probablement les dépasse avec Saint Etienne. D'autre part, elle ne comprend pas au sud des cités occupées déjà en 463 comme Die, en 474 comme Vienne et Vaison [19].

La découverte, par M. von Wartburg, du territoire des mots burgondes, l'amène à donner une interprétation nouvelle des documents de la toponomastique. — « Dans la Suisse occidentale, écrit-il notamment, la conservation de mots burgondes entraîne et légitime le caractère burgonde des lieux en *ens* » [20]. Dans la région où manquent les traces des mots burgondes, les noms en *ans, ens,* peuvent être alamanniques; dans les régions où ces mots se rencontrent, ils sont d'origine burgonde, conclut-il.

Quelles sont donc les régions de cette concordance? La Suisse occidentale, entre les deux lacs de Genève et de Neuchâtel, y compris le « Mittelland » fribourgeois, le sud-ouest de la Bresse-Bressane, puis, représentés par des noms de densité moins grande, le voisinage de Bellegarde (deux noms), celui de Belley (1 nom), la Haute Savoie (environ 10 noms), la Savoie (6 noms) [21].

---

[16] Coville, *Recherches,* p. 135, 173, 215.

[17] *Ibid.,* p. 126, 165.

[18] Paul-E. Martin, *Etudes critiques,* p. 27—28. Ludwig Schmidt, *Die Ostgermanen,* p. 145.

[19] Cf. Coville, *op. cit.,* p. 138, et Paul-E. Martin, *op. cit.,* p. 27.

[20] *Les origines,* p. 141.

[21] Walter von Wartburg, *Umfang und Bedeutung,* p. 35—37. — Cf. les cartes, p. 26 et 34.

Les noms de lieux en *ans, ens,* sont formés d'un nom de personne, chef d'une famille ou d'une communauté villageoise, à l'aide du suffixe germanique *ing* sous sa forme *ingos*. Or, pour la Suisse, les conclusions de M. von Wartburg, viennent renforcer les résultats d'une étude très approfondie, publiée en 1928 par Ernest Muret [22].

Ernest Muret prend soin de rappeler que les noms en *ens, ans enge(s), ange(s),* ne sont pas tous sortis du même moule germanique, et que chacun d'eux est un petit problème. Il a pris en considération les groupes où prédominent les radicaux germaniques, et n'a pas essayé d'en séparer leurs congénères à radical gallo-romain. Il s'efforce de mettre en lumière la prépondérance dans certains groupes de la forme masculine du suffixe accentuée sur la syllabe finale, ailleurs de la forme féminine accentuée sur la pénultième.

Revoyant et corrigeant la carte toponymique présentée à l'exposition nationale de Berne, en 1914 [23], Ernest Muret constatait que, sur un total de 994 noms de communes et de paroisses portés sur la carte au 100000ème, de la Suisse occidentale, les noms en *ing* sont au nombre de 108, 5 en *enges,* 103 en *ens*. Il en donne la liste pour les cantons de Berne, Fribourg, Neuchâtel et Vaud, soit le 10,86 % du total.

Les noms en *ens* ou *ans* lui apparaissent «comme propres à des régions qui on fait partie du royaume burgonde». Il y a de fortes présomptions pour admettre qu'ils sont en relation avec des établissements burgondes. Les désinences en *an* et *ans,* atones du datif et de l'accusatif pluriels gothiques étaient inassimilables à la langue parlée des Gallo-Romains. Certains noms de personnes qui ont pris place, notamment en Suisse, dans les noms en *ens* et en *ans,* peuvent être indentifiée avec des noms en usage parmi les Burgondes. Quant aux noms en *enges* ou *anges,* ils peuvent être également revendiqués par les Alamans ou par les Francs.

---

[22] *Les noms de lieux germaniques en ens ou ans, enges ou anges, dans les pays de domination burgonde, Revue de linguistique romane,* t. IV (1928), p. 209—221.

[23] Cette carte est actuellement conservée à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève.

Comme ces noms en *ing* de la Suisse romande sont massés dans les bassins de la Morge et de la Venoge, qu'ils n'approchent du Léman qu'entre Lausanne et Morges, qu'ils se trouvent également dans les bassins de la Menthue, de la Thièle de la Broye et de la Sarine, dans son cours moyen, qu'il n'y en a point ou presque aux alentours de Genève, ni dans l'est ni dans l'ouest du canton de Vaud, ni en Valais, Ernest Muret proposait l'explication suivante: Les Burgondes n'étaient peut-être pas assez nombreux pour occuper tout le pays soumis à leur domination. Ils ont donc choisi. Les montagnes de Savoie ne les ont pas retenus, celles du Valais ne les ont point attirés. Autour du Léman, il y avait peu de place disponible. Moins peuplé, ravagé par les incursions des Alamans, le plateau entre le Jura et les Alpes leur offrait des conditions d'établissement plus favorables.

Ce qui peut étonner dans cette explication, c'est tout de même la rareté des noms en *ens* ou *ans,* dans la Sapaudia de 443[24]. Faut-il donc en revenir à l'interprétation de Th. Perrenot, qui considère comme burgondes les noms savoyards en *inges* formés à l'aide du suffixe germanique *ing*?[25].

Il ne nous appartient pas de nous prononcer dans un problème aussi compliqué. Mais il semble bien que l'argumentation d'Ernest Muret subsiste et que, jusqu'à de nouvelles preuves, il faut continuer à admettre que les noms de lieux de la Haute Savoie et de son voisinage immédiat en *inge* ou en *inges* sont formés à l'aide de la finale latine *anicus*[26].

* * *

Que faut-il penser des noms en *ans, ens* dans d'autres régions du royaume burgonde? M. von Wartburg a rappelé que ces noms se trouvaient également répartis, avec une assez grande densité, dans presque toute la Franche-Comté de même que dans la région comprise entre Louhans, Verdun et Châlon. Dans la Franche-

---

[24] A moins que la Sapaudia, selon l'opinion de M. Denis van Berchem se soit étendue jusqu'au lac de Neuchâtel.

[25] Th. Perrenot, *La Toponymie burgonde,* p. 70—73, 191—208.

[26] Ernest Muret, *De quelques désinences de noms de lieux particulièrement fréquents dans la Suisse romande et en Savoie, Romania,* t. XXXVII (1908), p. 378—412.

Comté, il y a cependant une exception. Dans l'ancien pays d'Amous, la région de Luxeuil et le nord du Département du Jura, on trouve un groupe compact de noms en *anges*. Ces noms en *ans, ens* de la Franche-Comté, M. von Wartburg les considère comme d'origine alamannique, et cela pour les raisons suivantes: Vers 460 et en connexion avec leur occupation de l'Alsace, les Alamans ont avancé à l'est de la Saône et sur les deux rives du Doubs. Dans ces régions, pas de traces de la langue burgonde. Même les tombes burgondes manquent précisément au nord, là où les noms en *ens* sont massés en grand nombre. Cela correspond bien à l'état de choses du VI[ème] siècle. En Franche-Comté, les Burgondes sont le peuple conquérant, les Alamans, les véritables occupants[27].

Nous touchons là à un débat déjà ancien entre philologues. Si l'historien ne peut être que fort prudent avant de se prononcer dans un problème dont les données lui échappent en partie, il n'en éprouve pas moins une grande curiosité pour les solutions proposées par les spécialistes de la toponomastique.

En effet, toute une série de linguistes et de géographes considèrent les noms de lieux en *ens* ou *ans* en Suisse romande et en Franche-Comté, comme d'origine burgonde. Ils le font du reste avec plus ou moins de réserves.

Ainsi Auguste Longnon, bien qu'attribuant d'une façon générale le suffixe *ens, ans* à des établissements burgondes, déclare que tous les noms de cette désinence ne sont pas forcément burgondes et qu'une part d'entre eux pourraient bien être alamans[28]. M. Albert Dauzat n'admet la certitude du suffixe burgonde que dans les toponymes offrant des formes latines en *ingus, engus,* dans les chartes remontant au moins au X[ème] siècle[29].

Pour la Suisse romande, l'étude approfondie de J. Stadelmann, parue en 1903, rangeait les noms de lieux en *ens, inges, enges, anges,* dans la catégorie des noms burgondes[30].

---

[27] *Umfang und Bedeutung,* p. 35—38 et p. 34, carte. — Cf. *Les Origines,* p. 141—144.

[28] *Les noms de lieux de la France,* Paris, 1920—1929, in-8°, p. 196—203.

[29] *Les noms de lieux,* Paris, 1926, in-8°, p. 142—143.

[30] *Etudes de toponymie romande, Archives de la Société d'histoire de Fribourg,* t. VII (1903), p. 290—353.

Ernest Muret, nous l'avons vu, admet que les désinences masculines en *ens* ou *ans,* apparaissent comme propres aux régions qui ont fait partie du royaume burgonde[31].

M. Ernst Gamillscheg, tout en mettant à part les noms en *ingos* qui ont remplacé les anciens (*i*) *acum* ou *incum,* estime bien que la plupart des noms en *ens, eins,* ou *ans* des deux côtés du Jura sont des noms burgondes. Il invoque à l'appui de sa conviction la présence dans les mêmes régions de tombes dites burgondes et la forme des noms propres qui sont entrés dans la composition des noms de lieux de même que d'autres considérations de phonétique[32].

L'abbé Chaume, plus historien que philologue, proposait déjà des opinions analogues[33]. Quant à Th. Perrenot, ses listes extrêmement fournies de noms de lieux burgondes, en Franche-Comté, en Suisse, en Bourgogne et en Savoie, se réclament non seulement des suffixes, mais des formes anciennes, réputées burgondes, par analogie avec le gotique, des noms propres à l'aide desquels ces noms ont été formés[34].

Au contraire, et à réitérées fois, M. Ferdinand Lot a combattu les thèses de Longnon et de Muret. Pour lui, les noms en *ens, ans, enges,* doivent être attribués aux Alamans. Si dans la masse de ces noms, il peut y en avoir de burgondes, ceux-ci ne peuvent constituer q'une infime minorité. M. Lot a recours aux arguments suivants: Les noms en *ens* ou *ans* manquent en Savoie, lieu principal d'établissement des Burgondes. M. Muret ne fournit pas la preuve que les noms alamaniques en *ingen,* ne peuvent pas aboutir dans le domaine roman à *ens, ans.* Dans la seconde moitié du Vème siècle, les Alamans se sont installés en Alsace. Ils s'emparent de Besançon et commencement à peupler la Franche-Comté. Un temps même ils avancent jusqu'à Langres. Les Burgondes leur reprennent Langres et Besançon vers 480.

---

[31] *Revue de linguistique romane,* t. IV, p. 218.

[32] *Romania Germanica,* t. III, p. 66—95. — Cf. t. II, p. 15 et 17. Carte I.

[33] *Les origines du duché de Bourgogne,* seconde partie. *Géographie historique,* Dijon, 1927, in-8°, p. 167—179.

[34] *La toponymie burgonde,* p. 271—273.

En Franche-Comté, le Varais dont Besançon était le chef-lieu tire son nom des Warasci, des Alamans ou des Bavarois. L'Escuens avec Lons le Saulnier est le pays des Scotingi, des Alamans. Quant à l'Amous (Gray et Dôle), ce sont des Francs Chamaves qui lui ont donné son nom[35].

Il n'est pas impossible, en effet, que certains noms en *ange* soient attribuables aux Chamaves, et qu'une trentaine de noms en *ans* proviennent des Warasques[36]. Mais cela ne suffit pas pour éliminer les Burgondes des autres noms de lieux de la Franche-Comté. Pour sa part, M. von Wartburg se range bien à l'opinion de M. Lot pour la Franche-Comté, à cause de l'absence de mots de la langue burgonde dans les parlers de cette province, et de la carence des découvertes archéologiques burgondes, précisément dans le nord, là où les noms en *ans* sont nombreux. Mais il fait observer que ces noms s'étendent jusqu'à Lyon et Grenoble, par conséquent dans des régions où les Alamans n'ont pas pénétré. En conséquence les noms en *ans* ne peuvent pas être tous alamanniques[37].

En l'état actuel de la science archéologique, il paraît assez difficile d'exploiter les fouilles des cimetières barbares pour décrire la colonisation des divers peuples germaniques. L'abbé Chaume signale bien des sépultures authentiquement burgondes dans les départements du Jura, du Doubs, de la Haute Saône, de la Saône et Loire et de l'Yonne[38]. De son côté, M. Perrenot insiste sur le nombre des stations burgondes dans l'Amous[39].

Mais M. Hans Zeiss, s'il attribue bien aux Burgondes les cimetières de Bel-Air et de Saint Sulpice (Vaud), de Brochon (Côte d'Or), et de Chamay (Saône et Loire), n'en met pas moins

---

[35] Ferdinand Lot, *Romania,* t. 52 (1926), p. 520—522; t. 59 (1933), p. 223, n. 1. *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes,* t. 92 (1931), p. 414—416. *La fin du monde antique et le début du Moyen-Age,* Paris, 1927, in-8°, p. 364—365. *Les invasions germaniques,* Paris, 1935, in-8°, p. 177—178.

[36] Cf. Perrenot, *La toponymie burgonde,* p. 271—273.

[37] *Umfang und Bedeutung,* p. 37—38.

[38] *Les origines du Duché de Bourgogne,* seconde partie, p. 158—165, et carte, p. 171.

[39] *La toponymie burgonde,* p. 287.

en garde contre la tendance à désigner le matériel des tombes comme burgonde d'après les types d'objets qu'elles révèlent. La fibule au cintre surbaissé lui paraît être le seul genre d'objets d'équipements qui puisse se réclamer d'un art burgonde[40].

Cependant, il y a une raison d'ordre historique pour douter de l'origine alamannique des noms en *ans* de la Franche-Comté. A vrai dire, que savons-nous de l'occupation de Langres et de Besançon par les Alamans dans la seconde moitié du Vème siècle ? [41] Simplement ceci, que le Géographe de Ravenne du VIIème siècle attribue aux Alamans, selon un philosophe goth du nom d'Anarid la possession de Langres, de Mandeure et de Besançon. Or, en 487 déjà, Langres est aux mains des Burgondes et d'autres indications topographiques du même Anarid sont postérieures à 493. Par conséquent la description mise sous le nom d'Anarid est, ou singulièrement contradictoire, ou fausse [42].

D'ailleurs l'espace de temps pendant lequel les Alamans auraient été seuls en possession de la Séquanaise, est bien court pour expliquer une occupation massive du sol. Au contraire, les noms en *ens* et *ans* se prolongent naturellement vers le nord, sur les rives du Doubs, à partir d'une région sûrement burgonde, l'Ain et le sud du Jura. Il n'y a pas de raison d'établir entre eux une

---

[40] Hans Zeiss, *Studien zu den Grabfunden aus dem Burgundenreich an der Rhône, Sitzungsberichte der Bayrischen Akademie. Philosophische-Historische Abteilung,* 1938, Heft 7. — Cf. *Jahrbuch der schweizerischen Gesellschaft für Urgeschichte,* 1938, p. 127—131, et Marc Sauter, *Le problème des Burgondes, recherches anthropologiques,* Genève, 1941, in-8°, p. 11—12. Sur la bibliographie relative à l'art burgonde, et sur l'étude du matériel des tombes, la thèse de doctorat en philosophie présentée à l'Université de Bâle par M. Pierre Bouffard, apportera de précieuses indications. Cette thèse dont nous souhaitons la prochaine publication est intitulée: «Les garnitures de ceinturons ornées dans les nécropoles burgondes de la Suisse romande.»

[41] Cette occupation est admise par l'abbé Chaume, *Les origines du Duché de Bourgogne,* p. 156, par Gamillscheg, pour la région de la Saône et du Doubs entre 454 et 472, *Romania Germanica,* t. III, p. 5, même par Perrenot, *La toponymie burgonde,* p. 72.

[42] Cf. Paul-E. Martin, *La fin de la domination romaine en Suisse et l'occupation germanique, Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève,* t. VI (1935), p. 10—12.

BIBLIOTHEK der E. T. H.
ZÜRICH

discrimination nette. Il est vrai que la preuve de l'emploi de mots burgondes en Franche-Comté n'est pas faite. Mais celle de l'emploi de mots alamans n'est pas éclatante [43].

Mais peut-être, dans cette conclusion, convient-il de rester encore prudent. Une récente remarque de M. Paul Aebischer nous y convie en ces termes: « Dans nos régions qui, au cours des siècles, ont vu l'établissement de populations parlant des langues diverses, il est, et il sera toujours périlleux pour les explications de noms de lieux de ne vouloir avoir recours qu'à une seule de ces langues » [44].

* * *

En conclusion de son article de 1928, Ernest Muret écrivait: «On pourrait également revendiquer pour les Alamans ou pour les Francs les rares noms suisses et savoyards qui ont la désinence *enge(s)* ou *ange(s)* [45].

Reprenant dans son ensemble le problème de la pénétration des Francs dans la Gaule, M. von Wartburg a été naturellement amené à examiner l'origine des noms en *anges* formés à l'aide du suffixe franc *ingas*. Il remarque que, dans l'est de la France, ces noms de lieux sont surtout nombreux dans la région rattachée à l'ouest du royaume burgonde, mais où la colonisation burgonde n'a pas dû être intense. Il s'agirait donc d'une pénétration franque dans un territoire encore peu touché par l'occupation germanique. Toutefois la carte montre une lacune entre l'espace occupé en Franche-Comté et en Bourgogne par les noms en *ange* et la Lorraine où ces noms sont extrèmement nombreux. L'explication de cette solution de continuité, M. von Wartburg la trouve dans la présence des noms en *court, ville* et *villiers*. Ces noms diminuent de fréquence, dès que, dans le nord, on pénètre dans le domaine des noms an *ange*. Les noms en *ange* représentent les formes an-

---

[43] Jusqu'à présent, M. von Wartburg ne peut indiquer qu'un mot employé en Franche-Comté, qui puisse être alamannique: *maɔn,* «gésier des oiseaux», de mago, «Magen». *Umfang und Bedeutung,* p. 38.

[44] Paul Aebischer, *Toponymes vaudois et fribourgeois dérivés de noms de personnes latins par le suffixe burgonde ingos, Mélanges Charles Gilliard,* (1944), p. 112.

[45] *Revue de linguistique romane,* t. IV, p. 220.

ciennes, les noms en *court,* les formes récentes. Les noms en *ange* ne peuvent avoir été composés que par une population franque. Les noms en *court* ou *ville,* peuvent aussi provenir d'une refonte des noms en *ange,* ce qui s'explique par une population bilingue, et ce qu'attestent les formes doubles telles que Réchicourt-Rixingen, Evilard-Leubringen. La population de langue romane a remplacé les noms en *ingen* en noms en *iacum,* en *court,* en *ville,* en *villiers.* La romanisation des Francs a fait tomber les formes anciennes dans l'oubli[46].

M. Ferdinand Lot s'est opposé naguère très énergiquement à l'interprétation ethnique des noms en *court* et *ville.* Cependant, il admet que dans les régions frontières, la théorie de la traduction de noms germaniques pourrait se défendre. Seulement, les exemples ne lui paraissent pas probants. Dans les cas de doubles noms, les noms romans des villages sont aussi anciens que les noms germaniques; les noms germaniques aussi anciens que les noms romans. Il faudrait donc déterminer dans chaque cas le type primitif. Au reste, la population romane conserve autant que possible les noms anciens en « les accomodant à sa prononciation ».

Repoussant donc toute explication ethnique, M. Lot considère comme plausible l'application des désinences *court* et *ville* à des localités remplaçant des domaines détruits lors des invasions barbares ou les guerres de l'époque mérovingienne et dans certains cas, à des distributions nouvelles de terres. Surtout à partir du VI^{ème} et surtout du VII^{ème} siècle, l'usure du suffixe *iacus* étant très marquée, on a recouru au procédé de la composition à l'aide des dénominations *court* et *ville.* Les invasions germaniques n'ont eu dans cet emploi q'une influence indirecte[47].

Pour sa part, M. Gamillscheg estime que les noms en *enges, anges* sont des noms burgondes francisés[48]. Quant à Th. Perrenot il comprend dans sa toponymie burgonde toute une série de noms composés avec *curtis, villa,* et *villare,* notamment dans le Jura

---

[46] *Umfang und Bedeutung,* p. 31—33 et carte p. 4, p. 32.

[47] Ferdinand Lot, *De l'origine et de la signification historique et linguistique des noms de lieux en ville et en court, Romania,* t. 59 (1933), p. 199—246.

[48] *Romania Germanica,* t. III, p. 6—9.

bernois et d'autres parties de la Suisse romande [49]. Il semble faire trop facilement abstraction du fait qu'au VIIème siècle déjà, les habitants de la Gaule ont pris des noms germaniques.

Il résulte de cette discussion qu'une interprétation généralisée des noms en *court* et *ville* comme marquant uniquement des établissements germaniques, et plus particulièrement francs, ne peut être admise. Dans les régions qui ont fait partie du royaume burgonde, et plus particulièrement dans les régions frontières et bilingues, les exemples de passage ou de correspondance entre *ingen* et *curtis,* donnés par M. von Wartburg, déjà pour le VIIIème et le IXème siècle sont significatifs. Dans ce cas, il s'agirait ou de remplacements de l'ancien suffixe qui aurait dû normalement aboutir à *ange(s),* ou de créations nouvelles des occupants.

Les Alamans.

Traitant de l'occupation de la Suisse par les Alamans, M. Peter Goessler signale que les tombes fouillées au Bernerring à Bâle, sur la rive gauche du Rhin, en 1931—1932, par M. Laur-Belart, remonteraient environ à 475, ce qui donnerait une indication pour l'époque de la prise de possession de ce territoire [50].

Cependant, M. Laur-Belart a bien voulu m'écrire que ces indications de dates reposent sur une confusion [51]. Le cimetière de Kleinhüningen sur la rive droite du Rhin, remonte bien au Vème siècle, soit à 475 environ. Celui du Bernerring appartient au VIIème siècle (600 environ). Le très compétent directeur de l'Institut archéologique de Bâle observe bien que l'exploration du cimetière du Bernerring, n'est pas terminée. Mais jusqu'à présent, il n'a pas été découvert, sur la rive gauche du Rhin, de cimetière aussi ancien que celui de Kleinhüningen. Dans le canton de Berne, quelques tombes peuvent appartenir au VIème siècle, la grande majorité au VIIème siècle. On peut en conclure qu'en l'état actuel des fouilles, aucune preuve archéologique ne peut être fournie, de l'installation et de la colonisation, par les Alamans, au Vème siècle, des contrées suisses de la rive gauche du Rhin.

---

[49] *La toponymie burgonde,* p. 216—221, 234—237.

[50] *Die Alamannen und ihr Siedlungsgebiet,* p. 126 et 142—143.

[51] Lettre du 14 janvier 1944.

Les récentes études sur la langue des Alamans, notamment celles que M. Goessler fait figurer dans sa revue bibliographique apportent-elles sur le même sujet des données plus précises?

Les résultats auxquels est arrivé M. Wilhelm Bruckner permettent de l'admettre. Aussi convient-il d'attacher une importance spéciale à son étude qui date de l'année 1936 [52].

M. Bruckner constate que les Alamans, en occupant les pays où les noms de lieux gallo-romains étaient nombreux, ont traité ces noms selon leur propre langue et leur ont fait subir des modifications susceptibles de nous renseigner sur l'époque de leur occupation. En effet, les dialectes du haut allemand ont, de 500 à 800, passé par la seconde mutation consonnantique. Pour l'Alamannique, cette mutation consiste essentiellement en ceci: les occlusives germaniques t, p, k, deviennent à l'intérieur d'un mot, après voyelles, des doubles spirantes sourdes, zz, ff, hh; au début des mots, à l'intérieur des mots après consonnes, et quand elles sont redoublées, des affriquées tz, pf, kch, lequel plus tard dans la règle est aussi devenu une spirante ch. De plus, la consonne douce d devient la forte t. Exemples: strata — straße, tegula — ziegel, caupo — kaufen, discus — tisch etc....

Donc lorsque d'anciens noms de lieux gallo-romains ont été touchés par la mutation consonnantique, ils ont dû passer dans la langue des Alamans avant que cette mutation ait pris fin. Lorsque la mutation ne s'est pas effectuée, ils ont dû passer plus tard dans la dite langue. Autrement dit, dans les contrées où les noms de lieux marquent la mutation, les Alamans se sont installés plus tôt, dans les contrées sans mutation, plus tard. L'époque de la mutation et par conséquent de l'occupation alamannique qu'elle prouve, doit

---

[52] *Wilhelm Bruckner, Die Bedeutung der Ortsnamen für die Erkenntnis alter Sprach- und Siedlungsgrenzen in der Westschweiz, Vox Romanica,* Bd. I (1936), p. 235—263. Cf. Compte rendu signé W(artburg) dans *Zeitschrift für romanische Philologie,* Bd. 59, p. 407. Toutefois l'auteur de ce compte rendu n'admet pas les déductions de M. Bruckner pour Pratteln et Buchsiten (Buxetum). Pour lui le t intervocalique est déjà devenu d avant l'arrivée des Alamans et ce d en haut allemand, marque la mutation en t.

M. Felix Stähelin avait déjà signalé et utilisé un premier travail de M. Bruckner daté de 1924 sur le même sujet. Voir, *Die Schweiz in Römischer Zeit,* 2ème édition, Bâle, in-8°, 1931, p. 311—312.

se situer entre la seconde moitié ou la fin du Vème siècle et le début du VIIème siècle.

Grâce à cette observation, M. Bruckner peut donc procéder à une étude des noms de lieux de la Suisse allemande et en déduire le tableau des époques de l'occupation alamannique. Au sud du Jura dans le plateau suisse, un grand nombre de noms de lieux prégermaniques ont la mutation consonnantique, tels que Turicum — Zürich, Furcas — Forch, Dura — Thur, Granica — Gränichen, Bellacum — Bellach, Ollodunum — Olten, Solodurum — Solothurn. Plus à l'ouest, Tela — Zihl, Arca — Arch, etc...., de même Dunum — Thun. Ainsi le plateau suisse apparaît comme ayant été occupé par les Alamans avant la fin de la mutation consonnantique.

La progression a dû se faire le long de l'Aar, en suivant la voie romaine.

En revanche, dans la partie de la Suisse qui est entièrement de langue allemande, se trouvent de nombreux noms de lieux dont les formes ne connaissent pas la mutation. Ainsi, dans l'Entlibuch, à l'est du lac de Sempach, au pied du Pilate. Dans les premiers temps de leur installation entre le Rhin et les Alpes, les Alamans n'ont pas pénétré dans les régions boisées et montagneuses, et la population romane y est restée. Les noms anciens qui n'ont pas subi la mutation, se trouvent également en séries, dans le canton de Berne (Oberland, Gürbethal), dans le canton de Fribourg jusqu'à Tafers et Murten, au sud et à l'est du lac de Bienne. On voit ainsi se dessiner une frontière linguistique qui a dû être atteinte au VIIIème siècle.

La région occupée par les Alamans au VIème siècle s'étend du lac de Zürich au lac de Bienne et plus au sud jusqu'au lac de Thoune. Les contrées des Alpes et du Napf sont encore intouchées. Très vite les Alamans ont dû arriver à Zürich, au lac de Bienne, à la Thièle, à Chiètres. Quant au nom de Winterthour, il n'a été formé qu'après la mutation. A l'est donc la progression ne s'est accomplie que plus tard.

Dans le nord du Jura, des noms comme Pratteln, Nuglar, Gempen, plusieurs dénominations de la région de Liestal, sans formes permutées, démontrent que la population celto-romaine s'est maintenue sur ce versant, alors que la vallée du Rhin était déjà aux

mains des Alamans. De même au sud du Hauenstein, au pied du Jura, dans la contrée de Buchsiten [53].

Au VIIème siècle, les Alamans pénètrent dans le Jura et dans la vallée de la Birse. A l'ouest du Hauenstein et jusqu'à la frontière actuelle des langues, on relève de nombreuses traces du parler roman. Le mélange des deux populations se marque aussi par l'emploi de divers suffixes (walen, ach, weiler), et l'usage de doubles formes, ce qui indique une nouvelle poussée des Alamans venant du nord-est et de l'Alsace dans le Jura bâlois et bernois.

Enfin des formes allemandes qui semblent anciennes, comme Iferten — Yverdon, Peterlingen — Payerne, peuvent désigner des avant-postes alamanniques du VIIIème siècle au plus tard, en pays roman.

En résumé, le tableau que reconstitue M. Bruckner n'est pas du tout celui d'une prise de possession brusque et massive de la Suisse alamannique par les nouveaux occupants, mais bien celui d'une pénétration, d'une colonisation progressive, et qui dure au moins deux siècles et plus, tout en laissant sur place pas mal d'éléments de la population celto-romaine. La première avance dut être assez forte et rapide, jusqu'à Zurich, au lac de Thoune, et au lac de Bienne. Mais la région au sud de Bâle et le Jura sont encore respectés. La colonisation et la germanisation se continuent alors, même au delà du Haut-moyen-âge, mais à un rythme plus lent.

Rien ne s'oppose donc à admettre que les Burgondes ont été installés en Sapaudia, avant la perte pour l'Empire de la Séquanaise et de la Rhétie helvétiques, et que le rattachement à leur royaume de ce territoire jusqu'à la Reuss et au-delà (sans que cela comporte une occupation dense de leur part), ait eu lieu avant l'arrivée des Alamans en grand nombre au sud du Rhin. Au début du VIème

[53] Buxetum. — Ceci, ainsi que le remarque M. Bruckner, correspond entièrement avec les constatations faites par Tatarinoff au sujet du cimetière d'Oberbuchsiten (*Die Kultur der Völkerwanderungszeit im Kanton,* Solothurn, 1934). Entre les vestiges de la civilisation du Bas Empire et l'apparition des témoignages des Alamans les tombes d'Oberbuchsiten attestent une lacune de 100 à 200 ans. Cela signifie qu'alors que les Alamans ont déjà poussé plus à l'ouest, l'ancienne population romaine s'est maintenus au pied du Hauenstein et sur toute la ligne du Hauenstein d'Arisdorf à la Roggenfluh.

siècle, les Alamans poussent vers le sud et dès lors leur colonisation progressive s'opère par étapes aux VIIème, VIIIème, et IXème siècles[54].

Neuerscheinungen zur schweizerischen Städtegeschichte.

Nicht jedes Jahr erhält eine der über 200 kleineren und kleinen Schweizerstädte einen wirklich bedeutsamen Beitrag zu ihrer jetzt meist rund 700-jährigen Geschichte. Doch erwächst immer wieder bald da, bald dort eine wirkliche Stadtgeschichte, die dann gleich willkommen als Heimatgeschichte wie als Baustein zur Landes- oder allgemeinen Städtegeschichte ist. Eine solche wertvolle Heimatgeschichte hat das toggenburgische Städtchen Lichtensteig erhalten, über dessen Schicksale man bisher wenig Ernsthaftes wußte. Nun hat Heinrich Edelmann in einem Neujahrsblatt des Historischen Vereins St. Gallen in gedrängter Form die Schicksale Lichtensteigs von seiner Gründung durch die Toggenburger über die drei Jahrhunderte fürstäbtischer Landstadt bis zu der bescheidenen Rolle als Bezirkshauptort im Kanton St. Gallen geschildert[1]. Alle Seiten der städtischen Geschichte sind berücksichtigt und möglichst sicher in Zahlen und Daten gefaßt. Genaue Quellennachweise, eine reichhaltige Bibliographie und 16 Tafeln mit einer großen Zahl schöner Abbildungen ergänzen den darstellenden Teil in willkommener Weise. An Hand dieses Heftes ist es nun möglich, Lichtensteigs Platz in der allgemeinen Entwicklung zu umreißen. In diesem Heft liegt aber auch eine Heimatgeschichte vor, die geeignet ist, das Interesse und die Liebe zum Heimatstädtchen zu fördern.

Noch seltener als gute Stadtgeschichten sind in der Schweiz gute Arbeiten zur Stadtgeographie, die ja immer auch zugleich einen erwünschten Beitrag zur Stadtgeschichte bieten. Eine solche liegt nun von Fritz Wyß über Solothurn vor[2]. Wie alle Arbeiten des Verfassers ist auch diese mit einem außerordentlichen Fleiß bei allerdings auch starker Abhängigkeit von den Vorarbeiten zusammengestellt worden. Es ist aber doch nicht nur die umfangreichste, sondern auch die am besten gelungene stadtgeographische Arbeit von Fritz Wyß. Die geographischen Grundlagen der Stadt, ihre Entwicklung, ihr heutiges Gesicht und ihre heutige Bedeutung werden belegt mit tausend Einzelheiten eingehend vorgeführt. Dazu kommt eine bunte Reihe von Anhängen, aus der besonders die mehr als zwanzig Seiten

---

[54] Cf. Paul-E. Martin, *La fin de la domination romaine en Suisse et l'occupation germanique,* p. 2—30.

[1] Heinrich Edelmann: Lichtensteig. Geschichte des toggenburgischen Städtchens. 84. Neujahrsblatt hg. vom Historischen Verein des Kantons St. Gallen. St. Gallen 1944, Fehr.

[2] Die Stadt Solothurn. Geographisch und kulturhistorisch dargestellt von Fritz Wyß. Solothurn 1943, Vogt-Schild A.-G.

starke Bibliographie hervorgehoben sei, und ein schöner, reichhaltiger Bilderteil. Man wird finden, daß der Verfasser in Zitaten und Nachweisen häufig sehr weit gegangen ist; man wird an Einzelheiten Kritik üben müssen, man wird auch weitere Wünsche haben, aber das hindert nicht, daß diese Stadtgeographie von Solothurn dankbar begrüßt und sicher viel benützt und ausgenützt werden wird.

Verdienstlich und zum Teil auch für die historische Wissenschaft willkommen sind die in den letzten Jahren sich mehrenden, durch ihre schöne Bebilderung an weiteste Kreise sich wendenden größern und kleinern Heimatbücher. Sind früher schon derartige Reihen entstanden, aber meist nach einigen verheißungsvollen Schritten stecken geblieben, so sind nun heute mehrere Reihen in vollem Gang. Der rührige Verlag der «Editions de la Baconnière» in Neuenburg gibt eine Reihe «Schweizerische Kunststätten» heraus, auf deren erstes Bändchen über Sitten in dieser Zeitschrift bereits hingewiesen worden ist[3]. Nun liegen zwei weitere Bändchen in derselben gefälligen Ausstattung und zu demselben niedrigen Preise vor, über Brig samt dem weitern Oberwallis und über Siders mit dem Eifischtal. Der zweisprachige Text ist knapp gehalten, bringt aber alle notwendigen Angaben. Die Bilder sind nach Auswahl des Gegenstandes, nach Aufnahme und Wiedergabe hervorragend. Da über die Walliser Städtchen bisher kaum irgend etwas Wesentliches vorhanden war, wird man gerne zu diesen Bändchen greifen, die über ein Gebiet berichten, wo einem eine reiche Vergangenheit auf Schritt und Tritt so lebendig entgegentritt.

In ähnlicher Weise bringt der Berner Verlag Paul Haupt seine «Berner Heimatbücher» und daneben nun auch «Schweizer Heimatbücher» heraus. Aus der ersten Reihe wurde seinerzeit hier das den kleinen Städtchen des nördlichen Berner Juras gewidmete Heft angezeigt. Aus der zweiten Reihe liegt nun ein Heft über Freiburg im Uechtland vor[4]. Es ist ausschließlich der Kunststadt Freiburg gewidmet. Seine 32 Abbildungen sind genau so stimmungsbedingt und stimmungsbedürftig wie der Text. Wir erhalten so in erster Linie ein Stimmungsbild des alten Freiburg, wo ja tatsächlich in den engen Gassen, den zerrissenen Teilen der Altstadt, den Kirchen, Bürgerhäusern und Wehrbauten ein ganz einzigartiger Reiz unwiderstehlich wirkt.

Ein Stück schweizerischer Städtegeschichte der Neuzeit umfaßt das zur Hundertjahrfeier der Ableitung des Neuenburger «Stadtbaches» herausgekommene Sammelwerk «Neuchâtel et le Seyon»[5]. Es berichtet über die Arbeiten, die vor einem Jahrhundert und wiederum seit 1927 zur Verhütung von Überschwemmungen an dem Flüßchen, das früher die ganze Stadt durch-

[3] Brig und das Oberwallis. Sammlung der Schweizerischen Kunststätten, Bd. II Neuchâtel 1944, Editions de la Baconnière. — Sierre. Collection des Villes et Régions d'Art de la Suisse. Vol. III, Neuchâtel 1944, Editions de la Baconnière.

[4] Marcel Pobé: Fryburg (Schweizer Heimatbücher). Bern 1945, Paul Haupt.

querte, ausgeführt wurden. Es bringt aber darüber hinaus mancherlei Erörterungen über die Entwicklung der Stadt Neuenburg, die von guten Plänen und Abbildungsmaterial begleitet sind. So ist ein ansehnlicher Beitrag zur Geschichte der Stadt Neuenburg zustande gekommen.

Schließlich sei in diesem Zusammenhang auch noch auf den Untergang eines Stückes besonders bezeichnender städtischer Geschichte in der Schweiz verwiesen, einen fast restlosen Untergang, wie ihn die Schweiz glücklicherweise sonst noch nirgends erlebt hat. Ich meine die Vernichtung der geschlossenen Abteilung über Schaffhauser Kunst von der Mitte des 15. bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts im Museum Allerheiligen bei dem Luftangriff vom letzten Frühjahr. Diese Sammlung verkörperte neben dem Baubestand der Stadt vier Jahrhunderte einer eigenartigen städtischen Kultur mit dem Schwergewicht am Ausgange des Mittelalters und zu Beginn der Neuzeit. Es war eine für eine kleinere Stadt selten vollständige und gewichtige Sammlung, vor der man im Allerheiligen-Museum immer einen besondern Halt machte. Von ihren 79 Bildern sind bekanntlich nur zwei übrig geblieben. Von den zerstörten hat man nur von einem Teil doch noch Photographien. Daß wenigstens das überhaupt noch Vorhandene in einem schönen Bande zusammengefaßt worden ist, scheint sehr verdienstlich [6]. So wird die Nachwelt sich immer noch ein Bild von der Schaffhauser Kunstleistung vergangener Jahrhunderte machen können, während für manche bedeutende Kunst- und Kulturstätte Europas ja auch das nicht mehr gilt.

Aarau. Hektor Ammann.

Einzelbesprechungen. — Comptes rendus.

Edmond Rossier: *Au cours des siècles. Portraits de souverains,* Lausanne, Payot, 1944. Un volume in-16° de 245 pages.

Le livre que M. Edmond Rossier, professeur d'histoire diplomatique à l'Université de Lausanne, vient de publier sous le titre qu'on lit ci-dessus, pose un problème essentiel en histoire. Quelle est, dans la marche des événements, la part des personnalités? Peut-on caractériser une époque par le nom du souverain qui paraît la dominer de son génie? Quelle que soit la réponse qu'on donnera à ces questions, l'historien trouvera toujours profit à étudier les grandes figures, à sonder les intelligences et les cœurs des maîtres du monde.

M. Rossier s'attache à décrire les règnes de quelques-uns de ces maîtres du monde: Auguste, Constantin, Charlemagne, Frédéric II de Hohenstaufen, Charles-Quint, Cromwell, Napoléon et, enfin, Edouard VII. Le

[5] Neuchâtel et le Seyon. Neuchâtel 1943, Editions de la Baconnière.

[6] Zerstörter Schaffhauser Kunstbesitz. Aus dem Museum zu Allerheiligen. Hg. vom Kunstverein Schaffhausen und der Vereinigung Schaffhauser Kunstfreunde. Text von Max Bendel. Zürich 1944, Atlantis Verlag.